

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Direction **Jean-Marie Hordé**
76 rue de la Roquette 75011 Paris
Réservations : 01 43 57 42 14
www.theatre-bastille.com



BENJAMIN VERDONCK

Du 13 au 17 février 2019

Tarifs
Chansonnette pour Gigi
Plein tarif : 25€
Tarif réduit : 19€
Tarif + réduit : 15€

CHANSONNETTE POUR GIGI

Tarif unique pour
chaque petite forme : 5 €
one more thing
Gille apprend à lire
Waldeinsamkeit

ONE MORE THING

Tarif unique
pour les 3 petites formes : 12 €

GILLE APPREND À LIRE

Tarif préférentiel
parcours intégral : un billet
couplé 2 ou 3 petites formes
vous offre une réduction
supplémentaire pour découvrir
Chansonnette pour Gigi

WALDEINSAMKEIT

Tarif plein : 18€ (au lieu de 25€)
Tarif réduit : 14€ (au lieu de 19€)
Tarif + réduit 11€ (au lieu de 15€)

Service presse
01 43 57 78 36
Irène Gordon-Brassart
igordon@theatre-bastille.com

Emmanuelle Mougne
emougne@theatre-bastille.com
06 61 34 83 95

SPECTACLES

Chansonnette pour Gigi (durée : 45 mn)

Du 13 au 17 février à 20h30

Spectacle de et avec

Benjamin Verdonck

Musique

Bram Devens

Tomas De Smet

Dramaturgie

Sven Roofthoof

Décor

Benjamin Verdonck

Lucas Van Haesbroeck

Conception lumières

Lucas Van Haesbroeck

Costumes

Filip Eyckmans

Production

Toneelhuis (Anvers)

Avec le soutien de Casa Kafka Pictures-Tax Shelter avec l'aimable autorisation de Belfius Bank (Bruxelles) et de l'ONDA-Office national de diffusion artistique.

one more thing (durée 15 min)

Conception et exécution

Benjamin Verdonck

Production

Toneelhuis (Anvers)

KVS (Bruxelles)

Coproduction

Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles),

NXTSTP – Un réseau européen pour les artistes émergents et Steirischer Herbst Festival (Graz).

Avec le soutien du programme Europe Créative de l'Union européenne et de l'ONDA-Office national de diffusion artistique.

Gille apprend à lire (durée 15 min)

Conception et exécution

Benjamin Verdonck

Production

Toneelhuis (Anvers)

KVS (Bruxelles)

Avec le soutien de l'ONDA-Office national de diffusion artistique.

Waldeinsamkeit (durée 12 min)

Conception

Lucas Van Haesbroeck

Benjamin Verdonck

Exécution

Lucas Van Haesbroeck

Production Toneelhuis (Anvers), Theaterfestival Boulevard (Den Bosch).

Avec le soutien de l'ONDA-Office national de diffusion artistique.

Du 14 au 17 février, il est possible de voir les petites formes en préambule de *Chansonnette pour Gigi* :

Jeudi 14 et vendredi 15 février

one more thing à 18h30

Gille apprend à lire à 19h

Samedi 16 et dimanche 17 février

un parcours pour découvrir l'ensemble des trois petites formes

one more thing

Gille apprend à lire

Waldeinsamkeit

puis ***Chansonnette pour Gigi***

Le premier parcours commence à 17h30, le second à 18h.

BENJAMIN VERDONCK

En invitant Benjamin Verdonck à présenter quatre de ses travaux, le Théâtre de la Bastille propose de découvrir la richesse du travail de cet artiste protéiforme, à la fois auteur, plasticien, homme de théâtre et manipulateur d'objets, qui pratique aussi bien les installations *in situ* que des petites formes nomades ou des spectacles à part entière.

Pour aborder son travail, on pourrait faire un inventaire à la Prévert, avec lequel il partage le goût pour la poésie du quotidien et une forme affichée de candeur, le goût du jeu et de l'enfance. Chez lui, on trouve ainsi des mots écrits au feutre et des objets en carton, des ficelles tirées pour les manipuler, des portes qui s'ouvrent et se ferment, des couleurs vives et des ballades pop, des chants d'oiseaux et de petites histoires emboîtées les unes dans les autres. Dans ces dernières se nichent aussi bien les actualités (les attentats de Paris et Bruxelles peuvent surgir au détour d'un récit) que les questions philosophiques balancées l'air de rien, et les anecdotes vécues.

Cette saison, on pourra donc voir sa dernière création, *Chansonnette pour Gigi*, mais aussi trois petites formes dont *Gille apprend à lire*, *one more thing* et *Waldeinsamkeit*⁽¹⁾, petits « théâtres de table » dans lesquels Benjamin Verdonck officie, mi-conférencier, mi-conteur. Une manière pour cet homme-orchestre de donner corps à une pensée qui s'interroge sur le modèle occidental, et notamment son dogme de la croissance ignorant le vivant.

Si chaque « spectacle » possède sa forme propre, ce qui frappe, c'est leur délicatesse et leur fragilité assumée, leur douceur qui suspend le temps.

Derrière une fausse simplicité et une apparente banalité, Benjamin Verdonck dissimule de prodigieux tours de passe-passe.

D'une forme à l'autre, d'une pièce à l'autre, il tisse un lien intime avec son public, et invite à entrer dans un univers épuré où la lenteur et l'attention ont repris leurs droits. Ici, la concentration est palpable, l'attention sollicitée plus que requise.

Il construit ainsi des mondes en miniature, dans lesquels les objets dansent, loin du bruit et de la fureur ; des bulles fantaisistes, légères et aériennes comme les mobiles de Calder, émouvantes comme les commencements.

Emmanuelle Mougne

⁽¹⁾ Terme allemand, en général traduit par « lien profond que l'on éprouve en se promenant seul dans la forêt ». Il est également employé pour décrire le sentiment d'insécurité qu'on ressent dans un espace obscur et imprévisible.

PROJET

Chansonnette pour Gigi

En tirant quelques ficelles, Benjamin Verdonck nous ouvre les portes d'une maison où s'enchâsse l'univers tout entier, où défilent les ombres et les constellations. Le regard reste suspendu à l'oscillation des planètes, au rythme d'un blues hypnotique joué par deux musiciens. Les couleurs vibrent, des profondeurs insoupçonnées se dévoilent tandis que Benjamin Verdonck nous raconte d'une voix feutrée des anecdotes du quotidien, des comptines où affleurent la joie et la violence du monde.

Gille apprend à lire

Avec une paire de chaussures, un chat et une citation de Jean Cocteau, Benjamin Verdonck tente de rassurer sa plus jeune fille, apeurée par les attentats de Paris et Bruxelles. Ce théâtre dépliant en forme de ville miniature, il l'a ensuite transporté à l'arrière de son vélo pour jouer dans les écoles d'Anvers. « Si le feu brûlait ma maison, qu'emporterais-je ? J'aimerais emporter le feu... »

one more thing

La boîte à image devient ici un diorama où se pratique l'art de l'observation. Mais plutôt que des oiseaux, Benjamin Verdonck fait apparaître une forme, une couleur ou un mot. Chaque geste, comme en équilibre, interroge notre rapport à la nature, entre manipulation et tendre indifférence. « On respire l'air, on sent l'odeur d'un bois, et l'on s'aperçoit que les plantes et les bêtes se fichent bien de vous. » écrit ainsi Cesare Pavese dans *Le Diable sur les collines*.

Waldeinsamkeit

Terme allemand signifiant le « lien profond que l'on éprouve en se promenant seul dans la forêt », *Waldeinsamkeit* est le dernier théâtre mobile créé par Benjamin Verdonck. Une nouvelle variation qui explore cette fois la lumière et l'obscurité pour nous inviter à la méditation. Une promenade où les surfaces sombres se font mouvantes, irradiantes d'une lumière pâle et crépusculaire, comme si Mark Rothko avait décidé d'explorer toutes les nuances du gris.

Victor Roussel

FRAGILE

Maintenant que je suis assis ici et que j'écris quelques mots sur la « fragilité », je me souviens d'une sollicitation que j'avais reçue de la part de *rekto:verso* (un magazine culturel et critique) pour écrire sur un exemple de résistance. Immédiatement m'est venu à l'esprit « l'homme debout sur la place Taksim » (un jeune homme qui est resté ainsi pendant huit heures devant le portrait d'Atatürk en juin 2013). Plutôt que de rejoindre ses camarades au Parc Gezi pour se battre contre le régime, il a choisi de ne pas choisir, échappant ainsi à cette danse entre le oui et le non, le pour et le contre, le pétrole ou l'esclavage, le bifteck et les nouilles et se retrouvant provisoirement dans un espace autre.

Un autre exemple connu est le personnage de Julian dans le film de Pier Paolo Pasolini *Porcherie*, qui renonce à l'héritage que son père riche et pourri avait amassé en profitant de la guerre, mais qui refuse aussi de pisser contre le Mur de Berlin quand sa fiancée libérale le lui demande. Julien déraile et s'en va vivre avec des cochons. Cet « autre » espace incarne la précarité (très vite, le jeune ne se tiendra plus debout sur la place et Julian finira dévoré par les cochons). Un fragile état d'humanité.

Ma réponse à la sollicitation de *rekto:verso* s'est égarée dans le logiciel de messagerie et n'est pas arrivée à temps pour être publiée. Ce qui a été imprimé était la contribution du metteur en scène Simon Allemeersch, qui écrit : « Cela a généralement à voir avec de petites situations (...) je pense souvent que l'astuce est de ne pas s'endurcir (...) cela doit rester une question d'amour et de désir (...) Je pense que cela revient à garder l'esprit souple. »

Extrait de *EVEN I MUST UNDERSTAND IT*,
Benjamin Verdonck,
éditions MER Paper Kunsthalle (2017).
Traduction de l'anglais par Victor Roussel

ENTRETIEN

Victor Roussel : *Quelle est l'histoire de vos petits « théâtres de tables » ?*

Benjamin Verdonck : Je construis ces petites boîtes depuis cinq ans maintenant et c'est devenu un métier, un savoir-faire. Et je continue d'aimer travailler avec des matériaux pauvres, notamment de la ficelle et du carton, car ce sont des matériaux que tout le monde connaît, que tout le monde a utilisé à l'école. Cette simplicité permet aux spectateurs de ressentir un lien émotionnel avec ces petites machines et de comprendre comment elles fonctionnent, contrairement à tous les objets du XXI^e siècle que nous utilisons chaque jour. J'ai également commencé à créer ces théâtres miniatures en réaction au travail artistique que j'ai mené dans l'espace public, où il faut attirer l'attention des passants avec des œuvres grandes et spectaculaires, où il faut obtenir des autorisations et penser la logistique très en amont. Je souhaitais travailler comme un musicien qui emporte sa guitare avec lui et joue n'importe où, n'importe quand. Aujourd'hui, je peux monter dans un train avec l'une de mes boîtes, jouer pour des amis ou pour des organisations sociales dont je soutiens la démarche, dans leurs locaux, à l'endroit où elles protestent... Enfin, la construction et la simplicité technique de ces dispositifs me permettent de travailler dans une autre temporalité, de ne pas préparer mes tournées deux ans à l'avance et de me libérer des contraintes du secteur théâtral.

V. R. : *Dans sa contribution à l'ouvrage collectif Éloge des mauvaises herbes, Olivier Abel nous suggère d'apprendre à nous « déprotéger » et à trouver dans la fragilité une forme de résistance.¹ Cette idée vous paraît-elle faire écho à votre travail et aux liens que vous tissez avec l'écologie ?*

B. V. : Il est trop tard pour éviter une catastrophe écologique mais nous pouvons apprendre à vivre dans la catastrophe, avec la catastrophe. À travers mes théâtres miniatures, j'essaie de trouver comment vivre aujourd'hui, comment redevenir fragile et réduire notre impact sur

l'environnement. Mais je ne donne pas la marche à suivre, il s'agit plutôt d'un geste de tendresse. Quand je lui demandais ce que nous pouvions encore faire pour changer les choses, un philosophe m'a un jour répondu : « Nous retirer avec grâce ».

V. R. : *En tirant des ficelles pour activer les dispositifs, vous proposez une métaphore de la manipulation de la nature par l'homme. Et, au fil de vos spectacles, ce simple geste semble changer de signification, comme si vous cherchiez justement à vous retirer...*

B. V. : Il y a effectivement une évolution depuis la première forme que j'ai créée. Dans *notallwhowanderarelost*, je manipulais la boîte en pleine lumière et en silence, le geste était central. À la fin du spectacle, j'entrais dans la machine et devenais objet à mon tour. Dans *Chansonnette pour Gigi*, je suis davantage dans l'obscurité mais je prends la parole, les spectateurs peuvent entendre les histoires que je raconte. Et dans *Waldeinsamkeit*, je suis entièrement plongé dans le noir, je me retire de mon travail pour que l'humain s'efface.

V. R. : *Dans **one more thing**, vous jouez avec des formes abstraites pour évoquer la nature, les mots d'une phrase de Cesare Pavese sont entrecoupés de musique. Quel dialogue cherchez-vous entre ces différents éléments ?*

B. V. : La tension entre des formes abstraites et l'organicité de la nature permet de ne pas rester simplement illustratif. Mais la meilleure réponse me vient d'une spectatrice qui, à la fin de *one more thing*, m'a expliqué que les couleurs et les formes étaient comme la bouchée de gingembre entre deux sushis. Ils permettent de se rafraîchir le palais entre chaque mot qui compose la phrase que j'emprunte à Pavese et de savourer le bouleversement qu'elle procure.

À savoir que ce n'est pas à l'humain de sauver la nature : nous finirons par disparaître et la nature s'en sortira sans nous.

ENTRETIEN

Pour *one more thing*, j'aime aussi l'idée d'être rejoint dans chaque ville par un musicien que je ne connais pas. C'est une rencontre poétique : sa musique apporte de l'inconnu et du hasard dans la machine.

V. R. : *Et dans Chansonnette pour Gigi, vous contrebalancez l'abstraction des formes par le récit d'histoires intimes...*

B. V. : Au départ, j'avais en tête un spectacle complètement abstrait, fait de formes et de musique, et qui parlerait de la beauté qu'il y a simplement à observer les choses. Rien de plus. John Berger écrivait que nous avons beau regarder la Grande Ourse dans le ciel, les étoiles ne se préoccupent pas de nous et poursuivent leur course. Les formes abstraites que je manipule dans *Chansonnette pour Gigi* figurent l'univers. Puis, en construisant la machine, j'ai senti le besoin de créer une tension avec un autre monde, celui-ci quotidien, anecdotique. J'ai alors retrouvé des petits contes que j'avais écrits en réponse aux questions que me posait ma plus jeune fille. Par exemple : « C'est quoi ces militaires dans la rue ? ». Comment puis-je lui répondre sans nous enfermer dans des oppositions simplistes ? Quand je regarde autour de moi, j'ai parfois l'impression qu'il faut absolument prendre parti et crier aussi fort que possible. Nous sommes pris entre le pour ou le contre, le vrai ou faux, le oui ou le non, et je crois que l'art peut créer un troisième espace en dehors de ces oppositions. Un espace précaire, qui ne réussit pas toujours à advenir. Par un geste fragile, bref, qui ouvre une brèche dans une réalité qu'on prétend sans alternative.

¹ *Un laboratoire de la fragilité*, Olivier Abel, in *Éloge des mauvaises herbes, ce que nous devons à la ZAD*, ouvrage collectif (coordonné par Jade Lindgaard), édition Les Liens qui libèrent.

BENJAMIN VERDONCK

En 1992, Benjamin Verdonck obtient son diplôme dans la section Théâtre du conservatoire d'Anvers. En tant que comédien, il collabore avec De Tijd (Lucas Vandervost), Het Zuidelijk Toneel (Ivo van Hove), Toneelgroep Hollandia (Johan Simons/Paul Koek) et HETPALEIS (Arne Sierens). Il participe également aux spectacles de Dood Paard, De Roovers, Walpurgis, Dito'Dito et Lampe.

Depuis le début de son parcours, il mène en parallèle créations et performances plastiques, actions dans l'espace public, investit scènes de théâtre et salles d'exposition. En 2002, il fonde ainsi « de POPsinger's breasts were not real » et mène une recherche sur la puissance et les fonctions de la théâtralité dans l'espace public. Cette recherche comprend des « actions » telles que *Bara/ke* (2000) : sur les places Bara à Bruxelles et Sint-Jansplein à Anvers, il vit pendant deux semaines dans une cabane juchée sur un pylône de sept mètres de haut, d'où il engage sans cesse la conversation avec les passants. En 2004, il passe de nouveau une semaine en hauteur, cette fois dans un nid d'oiseau accroché à la façade du centre administratif à Bruxelles, à trente-deux mètres du sol (*hirondelle/dooi vogeltje/the great swallow*).

Depuis 2006, son travail est notamment soutenu par Nieuwpoorttheater (aujourd'hui CAMPO), le KVS et le Toneelhuis où il crée *WEWILLLIVESTORM* et *BOOT*. Au cours de la saison 2006-2007, Benjamin Verdonck répond à l'invitation de Guy Cassiers pour créer avec l'ensemble des artistes de la Toneelhuis un périple théâtral à travers tout le théâtre Bourla, d'après le livre de Julian Barnes, *Une histoire du monde en 10 chapitres et 1/2*.

En 2007, il crée - en compagnie de Fumiyo Ikeda et d'Alain Platel - le spectacle *Nine Finger* (KVS, Rosas et De Munt/La Monnaie), qui aborde la perversité de la guerre au travers du regard d'un enfant-soldat. En 2008, il invite le public dans son atelier anversoïse à une série de petites présentations publiques de

son « spectacle de théâtre de table », *My house turned into a black swan and I flew away with it*. En 2009, il mène un cycle d'actions, intitulé *KALENDER(CALENDRIER)*, qui place l'essentiel de sa pratique artistique dans l'espace public. Pendant 365 jours, plus de cent cinquante actions ont eu lieu dans la ville d'Anvers. Elles se rapportent aux jours de fêtes traditionnelles, aux passages des saisons, aux changements géopolitiques et à la vie de tous les jours. En 2010, *KALENDER* se répercute en incidences autonomes dans le white cube du musée, sous le nom *KALENDER/WIT (CALENDRIER/BLANC)* et dans la boîte noire de la salle de théâtre, comme *KALENDER/ZWART (CALENDRIER/NOIR)*. En 2010, Benjamin Verdonck reçoit le prix de la Culture flamande pour les arts du spectacle. En 2011, il sort *handvest voor een actieve medewerking van de podiumkunsten aan een transitie naar rechtvaardige duurzaamheid* (la charte pour une collaboration active des arts de la scène à une transition vers une durabilité équitable). En 2012, il participe au projet urbain bruxellois *Tok Toc Knock* du KVS : sur un petit lopin de terre perdu – un lieu de rencontre secret – il crée un « véritable » lieu de rencontre, bar friche qu'il fait littéralement surgir de rien tous les soirs. En 2014, cette fois dans le contexte du Kunstenfestivaldesarts, a lieu la première de *notallwhowanderarelost*, un spectacle de théâtre de table. Les mois qui suivent voient la naissance de ***one more thing***, le petit frère de *notallwhowanderarelost*, un spectacle mobile en miniature conçu pour des occasions spéciales. Entre tous ces spectacles, Benjamin Verdonck s'active à une exposition de ses œuvres de plasticien au Kunstenfestivaldesarts, dans l'espace anversoïse d'expositions LLS 387 ou au CC Belgica à Termonde. Il arrive qu'action et exposition aillent de pair. Ainsi, il présente en 2011, l'œuvre $\frac{1}{2}$ au Festival Über Lebenskunst à Berlin. Ce festival pose la question de « l'art de vivre » à la lumière de la crise écologique mondiale.

$\frac{1}{2}$ se focalise sur la condition physique de

BENJAMIN VERDONCK

l'homme - imaginons que l'homme ne soit, en tant qu'apparition, qu'à moitié aussi grand - comme solution ludique et fantaisiste de la problématique de la durabilité. Pour le CC Kortrijk, il réalise *Sometimes I sit and think and sometimes I just sit* (2011). En 2014, on peut aussi voir des œuvres de Benjamin Verdonck au OMU (Openbaar Museum), un « musée public » initié par un projet d'artistes et situé dans un immeuble de logements sociaux de la ville d'Anvers.

EVEN I MUST UNDERSTAND IT commence au printemps 2015. C'est sous cette bannière que se déroule, dans les rues d'Anvers, de Bruxelles, de Rotterdam et d'autres villes étrangères, un cycle d'installations, d'actions, d'activités et de tracts au travers desquels Benjamin Verdonck donne corps à ce qui le préoccupe toujours plus : l'absence de tout débat public portant sur les changements de notre écosystème, qui menacent d'être irréversibles. Quelle influence l'œuvre d'art peut-elle avoir sur notre relation à la catastrophe qui se prépare ? Que se passe-t-il quand l'art se réclame du geste critique et se lie à l'engagement social ? Le premier haut fait de ce cycle est *De finale*. Suivent *nest et de ruil* (2015), puis *Gille apprend à lire* (2016), deuxième théâtre de table d'une série qui a commencé avec *one more thing*.

Avec *Nocturama*, il crée une épicerie ouverte de nuit réalisée avec Thomas Verstraeten (FC Bergman). La publication du livre *I even I must understand it* (2017) est un recueil qui compile tous les événements de ce projet.

Chansonnette pour Gigi (2018) est une nouvelle étape dans la quête de Verdonck d'un théâtre miniature dans lequel il manipule à la fois le regard du spectateur de manière visible et laisse éclore un récit merveilleux sur le temps qui passe, le monde autour de nous et ce que nous pouvons y réaliser. Pendant l'été 2018, la première de *Waldeinsamkeit* a eu lieu au Boulevard Festival. Durant la saison 2018-2019, Benjamin Verdonck crée *AREN*, dans lequel il prolonge la ligne de son atelier jusqu'à la scène.